

Dans la poursuite de ce chapitre, je dirai que la guerre n'est que l'expression finale d'une réalité par définition insuffisante sur le plan de l'être, et générant à sa toute fin une forme de déliquescence brutale, démontrant à travers elle tout ce qu'elle ne fut pas en vérité, comparé à ce que le réel parvient à faire advenir.

Ainsi, si la guerre nous apparaît comme foncièrement insensée, c'est avant tout que, lorsqu'elle se révèle, elle manifeste toute l'impossibilité de la réalité qui la génère à essayer seulement de se faire vraie plus longtemps.

À partir de ce constat, l'on peut prétendre de nous que nous ne sommes pas mauvais, comme il est trop souvent dit, juste des êtres, mécaniquement parlant, incomplets et condamnés à donner corps à autant de contextes qui porteront en eux ce déficit, les amenant méthodiquement à s'effondrer sur eux-mêmes.

D'ailleurs, et ma comparaison à certains semblera tirée par les cheveux, mais lorsqu'une construction s'écroule, au fil de ce temps où ce même édifice en désordre rejoint le sol, les morceaux dégringolant

avec lui semblent, en s'entrechoquant avec violence, comme se déclarer entre eux une guerre, exploitant ce mouvement que cette réduction opère pour essayer d'instaurer, à partir d'eux seuls, une réalité de substitution à part entière.

Maintenant, cette interprétation que je m'autorise à l'égard de la guerre devrait nous avertir que nous ne devrions pas tenter de nous faire vrai, non pas seulement au-dessus de nos moyens, mais en nous refusant à des moyens n'ayant de cesse de perdre d'eux-mêmes.

La théorie que je vais développer à présent semblera à beaucoup comme irrationnelle ; qu'ils sachent que je ne cherche à travers elle qu'à comprendre, cette obstination de ma part provenant en ligne directe de cette volonté faite mienne, consistant avant tout à ne pas désirer nous juger.

Sur le plan intellectuel, les condamnations auxquelles nous cédons sont autant de raccourcis qui, en tant que tels, n'expliquent rien ; dire à nouveau que nous sommes des êtres dépourvus de toutes vertus, que cet état nous conduit à notre propre détriment à concevoir de ces exactions dont nos guerres se

nourrissent pour apparaître entre nous, jusqu'à réserver aux belligérants concernés une sorte d'autodestruction mutuelle, ne me paraît pas satisfaisant.

D'autant plus qu'au sein du réel que la nature laisse entrevoir d'elle, le bien comme le mal n'existe pas ; je ne vois pas pourquoi ils s'avéreraient plus existants en usant pour se faire de nos turpitudes.

Je préfère déceler, au travers nos malversations, un genre de défaut de fabrique originel : les êtres que nous sommes sont victimes d'une espèce de déficit de base à l'égard de ce qui est, pouvant donner à en conclure qu'il s'agit là de penchants douteux.

Cette description me semble un peu pauvre, d'autant plus que, comme précisé précédemment, nous sommes à l'origine de ces mêmes sentences voulues par beaucoup sans appel, conférant à celles-là une valeur des plus suspectes.

Finalement, l'on peut dire de ce que nous disons de nous qu'il nous paraît plus facile à accepter, paradoxalement, de nous dire mauvais — ces défauts pouvant, entre autres, être reportés sur d'autres que nous — que de nous dire déficients sur le plan du

réel, jusqu'à nous empêcher de nous faire vrai pour de vrai.